



**HAL**  
open science

## De la bibliophilie à la bibliomanie

Olivier Bessard-Banquy

► **To cite this version:**

Olivier Bessard-Banquy. De la bibliophilie à la bibliomanie. Comme il vous plaira, 2018. hal-02521732

**HAL Id: hal-02521732**

**<https://hal.science/hal-02521732v1>**

Submitted on 27 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier Bessard-Banquy

**De la bibliophilie à la bibliomanie**

L'amour du livre existe depuis que le livre existe et il suffit de voir le nombre de volumes sur la passion des in-quarto pour prendre la mesure et la profondeur de ce lien et saisir pour commencer que jamais l'outil numérique ne peut permettre l'intensité de ce qui se passe avec le livre quand il est beau<sup>1</sup>. En même temps qu'est né cet amour pour le codex et ses dérivés — et très parallèlement — s'est développée une moquerie de la bibliophilie tant certains ont vu de suite dans la force de ce lien quelque chose de déplacé, de grotesque, de fabriqué, comme si seul un rapport simple ou détaché à l'objet-livre put être concevable. Dans toutes les anthologies sur l'amour du livre, ne commence-t-on pas presque systématiquement par citer Sénèque ou Lucien qui raillent, dans un élan prébourdieusien, la manie de la collectionniste, la folie de l'accumulation, le chiqué de ce que nous appelons aujourd'hui la bibliothèque, et alors même, peut-on l'imaginer, que les papyrus n'ont guère dû être du plus grand charme, une fois rangés, et sans nul doute bien rares les personnes à en posséder un certain nombre (mais Sénèque n'en parle pas moins déjà d'un moyen de décorer son salon plus que de favoriser l'étude<sup>2</sup>).

L'étonnant Albert Cim, spécialiste de la bibliomanie, savant curieux de toutes les facettes de « la galaxie Gutenberg », fait démarrer ses écrits sur les bibliolâtres à la figure de Guillaume Budé<sup>3</sup> ; à vrai dire, les premiers fous des livres remontent aux premiers temps de l'écrit. Et le premier travail sur cette passion, déjà, très ancien lui aussi, le *Philobiblon*<sup>4</sup>, nous laisse à deviner qu'il y a dû y avoir dès avant l'invention de l'imprimerie un petit nombre d'obsédés textuels écumant déjà les abords des quais parisiens en quête de bonnes affaires... Quant au duc de Berry il ne semble pas loin d'avoir été le plus ardent ou le plus passionné, si l'on peut dire, puisqu'il a le premier versé les sommes les plus folles pour avoir peut-être le plus beau livre de tous les temps<sup>5</sup>. En toute logique, nous devrions avoir de moins en moins de mordus puisque les volumes sont de moins en moins riches ou de moins en moins beaux : il a été compréhensible que les bibliomanes aient été pris de passion pour les in-folio du temps des manuscrits enluminés ; à l'heure du livre de poche, cela s'explique un peu moins... Et pourtant la vogue ne semble pas avoir tari puisqu'il reste partout des faucheurs en librairie — ceux-là mêmes qui ont précipité la mort de la célèbre Joie de lire à Paris —, des amateurs fébriles qui, comme les bourgeoises dans *Au bonheur des dames*, ne peuvent s'empêcher de faire main basse sur tout ce qui les tente en boutique. (Et Albert Cim, encore lui, a été le premier à rédiger un petit travail sur les amateurs et voleurs de livres qui n'a rien perdu de sa saveur<sup>6</sup>.)

Tant que les volumes sont restés des produits de luxe, rares et chers, les amateurs ont été en tout petit nombre ; il y a sans doute eu de nombreux passionnés mais combien pour pouvoir s'offrir les reliures de leurs rêves ? Jusqu'à la Révolution même les plus grandes

---

<sup>1</sup> Sans les citer tous, songeons aux dernières anthologies disponibles, le volume collectif intitulé *Bibliomanies*, Strasbourg, Ivres de livres, 2010, celle de Gérard de Cortanze, *Passion des livres*, Paris, Desclée de Brouwer, 2011, celle de Jean Florensac, *Les Fous de livres*, Vic-la-Gardiole, Le Chat rouge, 2011 et enfin la nôtre, *Le Goût des livres*, Paris, Mercure de France, 2016.

<sup>2</sup> Voir notamment les pages citées dans le volume *Bibliomanies*, *op. cit.*

<sup>3</sup> Voir Albert Cim, « Bibliomanes et bibliolâtres », *Le Livre*, tome deuxième, Paris, Flammarion, sans date [1905], p. 216 et suivantes.

<sup>4</sup> Voir Richard de Bury, *Philobiblon ou l'amour des livres*, Paris, Anatolia-Le Rocher, 2001. Le texte date du XIV<sup>e</sup> siècle où se trouvent déjà de très belles pages sur les vendeurs aux abords du pont Neuf à Paris.

<sup>5</sup> Voir Sophie Cassagnes-Brouquet, *La Passion du livre au Moyen Age*, Rennes, Ouest France, 2003.

<sup>6</sup> Voir Albert Cim, *Amateurs et voleurs de livres*, Paris, Henri Daragon, 1903.

familles qui ont pu se transmettre quelques collections sur plusieurs générations — et encore — ne semblent guère avoir possédé plus de 3 000 volumes. Daniel Roche, dans son étude sur le savant Dortous de Mairan et sa bibliothèque, estime à ces hauteurs les richesses de ce grand ami des livres<sup>7</sup>. De même Nodier, grand bibliomane s'il en a été, n'aura guère vendu lui-même que peu de choses, mais du très bon, si l'on peut dire, quelques centaines de tomes tout au plus selon son spécialiste Didier Barrière<sup>8</sup>. (Mais il est vrai qu'il n'a sans doute pas vendu chaque fois tous ses livres, seulement ceux à la très haute valeur bibliophilique, et, une fois installé à l'Arsenal, n'a-t-il pas considéré qu'il avait sous la main tout ce dont il pouvait rêver, le dissuadant de mettre des sommes inconséquentes dans l'achat des plus belles raretés ?)

Les lignes d'Albert Cim sur les bibliomanes montrent que cette passion dans l'ancien temps a concerné des érudits bien plus que ce qui serait appelé plus tard des biblioscopes, autrement dit des collectionneurs plus snobs que savants. Ceux qui retiennent l'attention d'Albert Cim sont des gens comme Paul Lacroix ou Octave Uzanne<sup>9</sup>, les grands bibliophiles du XIXe siècle, ceux-là mêmes qui selon Daniel Desormeaux sont avant tout obsédés par la conservation et la protection de tout ce qui a été perdu, abîmé, sacrifié durant la période révolutionnaire et qu'il importe de sauver de l'oubli<sup>10</sup>.

Pour autant, les travaux d'Alain Viala, de Paul Bénichou, parmi tant d'autres, ont révélé ou souligné une très nette poussée de la bibliomanie chez les aristocrates et autres bourgeois gentilshommes dès la période classique, expliquant les lignes acides de Bollioud-Mermet, le premier sous l'Ancien Régime à dénoncer cette nouvelle toquade, souvent mal inspirée, selon lui, trop liée à des ouvrages légers, rares ou inconvenants, « philosophiques » comme on les dit alors, car « la folle passion des livres entraîne souvent au libertinage », assure l'ennemi de la bibliomanie<sup>11</sup>. Et que dire de la célèbre moquerie de La Bruyère, déjà, qui appelle « tannerie » ce qu'un bibliophile, obsédé par les objets-livres qu'il stocke jalousement, lui présente comme un sanctuaire où sont rassemblés ses plus beaux trésors dont il caresse les cuirs d'une main rêveuse<sup>12</sup> ?

C'est en fait à l'époque de l'édition moderne, paradoxalement, une fois l'objet-livre démocratisé, que le culte des in-octavo traverse de larges couches de la société et qu'ici et là apparaissent des amateurs enfiévrés, au moment même où prolifèrent les conseils aux chineurs d'un côté et les charges ou les saillies féroces de l'autre pour moquer les manies de ces bibliotoqués. Octave Uzanne en fait le portrait bouffon dans son précieux volume *Nos amis les livres* ; il y reviendra même encore et plus intensément dans son très beau livre sur

---

<sup>7</sup> Voir Daniel Roche, *Les Républicains des lettres, Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 47 et suivantes.

<sup>8</sup> Voir Didier Barrière, *Nodier l'homme du livre*, Bassac, Plein chant, 1989, p. 95 et suivantes.

<sup>9</sup> Voir Paule Adamy, *Paul Lacroix, L'homme aux 25 000 livres*, Bassac, Plein chant, 2015. On attend toujours la biographie d'Octave Uzanne que prépare le libraire Bertrand Hugonnard-Roche.

<sup>10</sup> Voir Daniel Desormeaux, *La Figure du bibliomane, Histoire du livre et stratégie littéraire au XIXe siècle*, Saint-Genouph, Librairie Nizet, 2001, p. 88 et suivantes.

<sup>11</sup> Voir Louis Bollioud-Mermet, *De la bibliomanie*, Paris, Académie des bibliophiles, 1866. L'édition originale réalisée à la Haye date de 1761.

<sup>12</sup> Voir La Bruyère, *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, Paris, Club des libraires de France, 1964, au début de la partie sur la mode, p. 369 et suivantes.

les quais de Paris, un *must* pour tout flâneur des deux rives<sup>13</sup>. (Un volume qui est aussi un portrait haut en couleurs des bouquinistes qui lui vaudra une sèche réplique d'un de ces professionnels du livre croqué de manière divertissante, lequel étalagiste n'aura pas tout à fait tort de souligner chez Uzanne des légèretés d'écrivain qui ne sont pas acceptables chez un esprit qui se veut juste et précis<sup>14</sup>. Mais il est tout aussi vrai que c'est précisément cette pose d'amateur qui fait le charme de son écriture, que c'est cette position de bibliomane et non d'expert froid ou de chartiste de province qui fait la saveur de ses phrases, la verdeur de son propos qui n'est certes pas politiquement correct, comme on dit aujourd'hui, et qui ne s'interdit ni propos misogyne, ni diatribe antidémocratique.) Et celui qui est le plus moqueur est encore Joannis Guigard qui ironise avec quelque facilité au sujet du célèbre notaire Antoine Marie Henri Boulard, l'homme qui, après avoir écumé des décennies durant tous les lieux aux livres de Paris et d'ailleurs, a laissé à ses héritiers pas moins de 500 000 livres dont certains encore emballés, en vrac, dans ses diverses maisons...<sup>15</sup>

Rares sont parmi ces amateurs les vrais lecteurs comme Nodier, le bibliophile Jacob, Jules Janin, Charles Asselineau, Octave Uzanne, et tant d'autres. Il est de bon ton de se gausser des collectionneurs qui ne lisent pas ou alors qui empruntent les livres des autres pour ne pas abîmer les leurs qu'ils souhaitent garder non découronnés pour en assurer la valeur maximale à la revente, c'est ce que fait par exemple le bibliophile et maire de Reims Victor Diancourt pour qui le snobisme en cette affaire a tout gâté<sup>16</sup>. Diancourt moque tout particulièrement le goût de l'unique et du précieux ou le culte de l'ouvrage introuvable qui anime les plus enragés. « La plupart des livres rares ne sont tels que par le dédain du public, qui en a laissé périr les exemplaires, et par celui de la postérité, qui ne se soucie pas de les ressusciter dans une édition nouvelle », tranche-t-il. « Tel est particulièrement le cas de ces facéties si rarement facétieuses qui se débitaient jadis dans les carrefours ; ces feuilles volantes qu'on vendait deux sous sur le Pont-Neuf se couvrent aujourd'hui de maroquin et atteignent, sous le nom de plaquettes, des prix extravagants<sup>17</sup>. » Et Firmin Maillard, qui n'est pas le moins taquin des portraitistes de ces passionnés du livre, montre aussi à quel point leurs chicanes sont burlesques et l'érudition ou la scientificité de leurs travaux parfois bien contestables ; en fin de siècle il brosse notamment des tableaux peu avantageux des méthodes de travail du bibliophile Jacob ou des habitudes de Jules Janin, collectionneur dilettante<sup>18</sup>.

A l'opposé de ces amateurs snobs et autres vils spéculateurs se trouvent de vrais adorateurs du livre pour qui rien n'est jamais trop beau. Parallèlement au sacre de l'écrivain

---

<sup>13</sup> Voir Octave Uzanne, *Nos amis les livres*, Paris, Quantin, 1886 et *Bouquiniste et bouquineurs, Physiologie des quais de Paris du pont Royal au pont Sully*, Paris, May et Motteroz, 1893, suivi en 1896 des *Quais de Paris, Etude physiologique sur les bouquinistes et bouquineurs*, à Paris, aux Librairies-imprimeries réunies.

<sup>14</sup> Voir Antoine Laporte, *Les Bouquinistes et les quais de Paris tels qu'ils sont, Réfutation du pamphlet d'Octave Uzanne, le monsieur de ces dames à l'éventail, à l'ombrelle, etc.*, Paris, [Chez tous les bouquinistes des quais dans les boîtes à prix divers], 1893.

<sup>15</sup> Voir Joannis Guigard, *Les Boîtes à quatre sols*, Paris, Librairie Bachelin-Deflorenne, 1866. Les mêmes lignes moqueuses au sujet de ce fameux notaire se retrouvent dans de nombreux autres travaux sur la bibliomanie et le malheureux maniaque figure un peu partout comme le plus accompli des bibliomanes, celui que la passion aura mené le plus évidemment à sa perte.

<sup>16</sup> Voir Victor Diancourt, *Le Goût des livres*, Reims, Editions et presses universitaires de Reims, 2015. Le texte republié près de cent cinquante ans plus tard a été lu en séance publique par l'auteur le 30 juillet 1874.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 10.

<sup>18</sup> Voir Firmin Maillard, *Les Passionnés du livre*, Paris, Emile Rondeau éditeur, 1896.

se développe, à partir de l'époque romantique, une véritable religion du livre et plus généralement un culte de l'écrit, un amour du manuscrit, une adoration de tous les signes de raffinement de l'objet<sup>19</sup>. Plus les auteurs se font une haute idée de la littérature en général et de leur œuvre en particulier et plus ils sacralisent la matérialité de leur création et rêvent de volumes sur vélin ou vergé. En marge, les plus extrémistes comme Jules Janin n'hésitent pas à pondre des lignes sur ce que doit être la bibliothèque d'un véritable bibliophile qui fait peu de place aux tomes imparfaits. Dans *L'Amour des livres*, le prince des critiques va jusqu'à comparer les volumes mal fagotés aux femmes quelque peu négligentes sur le plan de l'hygiène dans des paragraphes d'anthologie (cités dans *Le Goût des livres* notamment)<sup>20</sup>.

Plus le livre se dégrade au XIXe siècle et plus les bibliophiles entrent dans une véritable guerre contre le volume commun. Pelletan, le célèbre éditeur bibliophile, parlera d'un véritable 1789 quand Charpentier aura pu créer sa célèbre bibliothèque, pourtant bien belle, au moins dans ses premiers temps, avant que le papier ne soit fabriqué à partir de bois et non plus de chiffons, c'est dire à quel point le dégoût du livre courant aura pu animer les plus enfiévrés dans cette nouvelle religion de l'écrit<sup>21</sup>. Parallèlement, bien sûr, les mêmes beaux esprits depuis Sainte-Beuve moquent l'industrialisation des lettres et c'est dans un même mouvement que des Gide ou des Claudel dénoncent à la fin du siècle le débraillé des textes et l'avitissement de la librairie. Ce sont ceux-là mêmes qui lancent bientôt le *Mercure*, *La Revue blanche*, *La NRF* dans une volonté de rénovation des lettres et de redressement de la typographie. Luxe, belles marges et papier vergé, telle est leur devise, en somme. Gide n'est d'ailleurs pas le moins maniaque qui stocke son propre papier dans sa villa d'Auteuil et n'en donne qu'au compte-gouttes, feuille à feuille, aux imprimeurs chargés de rouler ses exemplaires de luxe...

C'est dans ces années d'essor, sous le Second Empire, sous la Troisième République, que se multiplient les bibliophiles et bientôt les bibliomanes qui fourmillent le long des quais. Adolphe de Fontaine de Resbecq en fait le portrait, bien avant Uzanne et un autre historien des quais, Charles Dodeman<sup>22</sup>. Uzanne lui-même dépeint un monde peuplé de lecteurs dans son texte sur la nouvelle Bibliopolis : « Les liseurs pullulent dans les rues et avenues de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin et d'ailleurs, écrit-il ; on les rencontre sur les quais, parcourant, au hasard des boîtes, cette littérature cosmopolite et hétérogène, étranges épaves que le hasard des ventes apporte tout le long des parapets de la Seine ; on les voit huchés sur l'impériale des omnibus, ou stationnant devant les kiosques de journaux, sous les galeries, les colonnades, devant les boutiques des boulevards, au restaurant ou à l'estaminet ; on les coudoie surtout fuyant à travers la foule comme des visionnaires, le nez dans un livre, hypnotisés par des suggestions intimes, inconscients des bruits extérieurs et des bousculades dont ils sont atteints. » « Notre civilisation a multiplié les lecteurs à un tel point que lire est

---

<sup>19</sup> Voir Daniel Desormeaux, *op. cit.*

<sup>20</sup> Voir Jules Janin, *L'Amour des livres*, Paris, J. Miard libraire-éditeur, 1866.

<sup>21</sup> Voir Olivier Bessard-Banquy, *La Fabrique du livre, L'Édition littéraire au XXe siècle*, Tusson-Bordeaux, Du Lérot éditeur et Presses universitaires de Bordeaux, 2016, p. 15 et suivantes.

<sup>22</sup> Voir Adolphe de Fontaine de Resbecq, *Voyages littéraires sur les quais de Paris, Lettres à un bibliophile de province*, Paris, A. Durand libraire-éditeur, 1857 et Charles Dodeman, *Le Long des quais, Bouquinistes, bouquineurs, bouquins*, Paris, Editions Gallus, 1920 et *Journal d'un bouquiniste*, Paris, R. Tancrède, 1922.

devenu une fonction indispensable à tous ceux qui se piquent d'être au courant de la vie moderne<sup>23</sup>. »

De même, les livres se multiplient sur l'art de prendre soin de ses collections comme ceux de Jules Le Petit, *L'Art d'aimer les livres et de les connaître*, voire ceux qui nous apprennent à débusquer leurs ennemis comme le très étrange volume de William Blades — et non William Blake comme l'indiquait encore à l'été 2016 le catalogue de la BNF par erreur — *Les Livres et leurs ennemis* au sujet de l'eau, du feu, des insectes et autres rongeurs<sup>24</sup>, sans oublier les études sur ce que doit être une bibliothèque, Albert Cim encore une fois est celui qui en aura le mieux parlé dans un volume riche au titre sobre, *Une bibliothèque*<sup>25</sup>, qui annonce ou préfigure ses grands travaux sur le livre qui seront distillés entre 1905 et 1908 en cinq tomes chez le même éditeur, Flammarion, qui montre par là son soin des objets et touche ainsi peut-être un public distinct de ceux auxquels cet éditeur populaire réserve la plupart du temps sa production courante. Faut-il, dans cette perspective, avoir un peu de tout dans ses rayonnages comme le recommande lointainement Gabriel Naudé<sup>26</sup> ? Ou bien presque rien mais uniquement du très bon avec Jules Janin ? La question reste ouverte. Mais dans tous les cas il vaut mieux être bibliophile que bibliomane, collectionneur ou amateur raffiné, qu'amasser en vrac des volumes de toutes sortes comme le notaire Boulard. Pour autant, le bibliophile ne craint-il pas d'être toujours moqué s'il ne possède pas d'assez belles pièces ? N'est-ce pas ainsi qu'à tout prendre il préfère encore se dire bibliomane, pardonné d'avance pour sa collection imparfaite, que bibliophile, alors contraint d'avouer que les plus belles pièces sont précisément celles qu'il ne possède pas et qu'il traque sans relâche ? Historiquement, en tout cas, la figure du bibliophile, connaisseur raffiné, s'efface petit à petit devant celle du bibliomane, collectionneur impénitent, amateur maniaque mais peu regardant, incapable de se sevrer ou de se limiter aux seuls volumes rares, vraiment dignes d'intérêt.

Physiologies du chineur, conseils aux bibliophiles, livres sur le soin des livres, bibliothèque idéale, ainsi ne compte-t-on plus les livres sur le livre et les volumes sur l'art de bien soigner sa collection, de 1870 à 1939, peut-on dire, autant de travaux qui montrent la place du livre dans la société et la peur panique du qu'en dira-t-on si, lors de la succession, il est dit que le regretté défunt ne laisse pas une bibliothèque digne de ce nom. Sous la Troisième République se multiplient les sociétés de bibliophiles d'un côté de même que les tirages de tête, les éditions originales, les volumes chics sur chine ou japon et de l'autre, dans un mouvement parallèle de lente élévation vers le beau, le luxe se double d'une version démocratisée du beau livre avec le semi-luxe et Georges Crès qui en est l'initiateur. Pour le dire autrement, c'est toute une partie de l'édition qui est comme tirée vers le haut pour aller séduire de nouveaux publics gagnés à la cause du livre dans une ambiance de grand respect pour l'écrit qui est entré en force dans les familles de France, notamment par les livres de

---

<sup>23</sup> Octave Uzanne, *La Nouvelle Bibliopolis, Voyage d'un novateur au pays des néo-icône-bibliomanes*, Paris, chez Henri Floury, 1897, pp. 75 et 76.

<sup>24</sup> Voir Jules Le Petit, *L'Art d'aimer les livres et de les connaître*, Brie-Comte-Robert, Les Bibliolâtres de France, 1938 (l'édition originale date de 1884) et William Blades, *Les Livres et leurs ennemis*, Paris, A. Claudin, 1883.

<sup>25</sup> Voir Albert Cim, *Une bibliothèque, L'art d'acheter les livres, de les classer, de les conserver et de s'en servir*, Paris, Flammarion, 1902.

<sup>26</sup> Voir Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990. Le texte originel date de 1627.

prix, pieusement conservés au sein des familles, assure Anne-Marie Thiesse qui a interrogé à ce sujet nombre de personnes nées au tournant des XIXe et XXe siècles<sup>27</sup>.

Les grands bibliophiles des premières sociétés sont dans une logique conservatoire et deviennent mécaniquement éditeurs pour faire revivre les titres qu'ils ont pu sauver du néant, et au-delà donner ce qu'ils aiment et chérissent par dessus-tout, comme *A rebours* de Huysmans, le plus beau livre des années 1900, réalisé grâce aux bons soins des Cent bibliophiles, dont un exemplaire est en vente à l'automne 2016 pour plus de 11 000 euros sur Abebooks. Daniel Desormeaux le rappelle dans son étude sur la figure du bibliomane : dès après les années chaudes de la Révolution, des bibliophiles se sont coalisés, dont Nodier, pour sauver ou relancer les œuvres martyrisées, détruites, oubliées, dont des volumes de facéties, en nombre dans les catalogues des ventes de Nodier. Ainsi ces groupements de bibliophiles, à commencer par la Société des bibliophiles français, ont-ils eu pour but de tirer du néant des productions dont il ne reste presque plus d'exemplaires, et d'ailleurs sa première publication s'avère être un petit Diderot pour ainsi dire introuvable dont il ne reste alors plus, dit-on, que deux exemplaires connus<sup>28</sup>. C'est parce que ces conservateurs sont aussi bibliophiles que ces rééditions deviendront luxueuses, mais elles sont rares non d'abord par leur aspect ou leur fabrication soignée à tirage limité mais par nature, par leur volonté première de sauver du néant une œuvre quasi morte car indisponible, épuisée, détruite ou inaccessible, c'est ce souci de servir la création qui, dans un second temps, si l'on peut dire, conduit à en soigner la réalisation, pour complaire dans un même mouvement à ceux qui sont donc aussi des amoureux du livre, pour parler comme François Fertault<sup>29</sup>.

Est-ce la crise des années 1880-1890 qui vient mettre un terme à la première époque du grand luxe ? Est-ce la démocratisation du livre qui fait apparaître du très beau de moins en moins cher ? C'est en tout cas Georges Crès qui lance ses « Maîtres du livre » dans les années 1900 qui inaugure ce que l'on peut appeler le semi-luxe, aux côtés de François Bernouard que Raymond Hesse<sup>30</sup> présente comme un acteur d'importance dans cette même opération mais quelque peu plus tardive puisqu'il se lance en 1909 alors que Crès est déjà établi à cette date s'il n'a pas encore rencontré de francs succès. Et force est aussi d'admettre que l'homme à la rose travaille dans un genre quelque peu exubérant, sous l'influence de l'art nouveau, bien plus que Crès qui est un traditionaliste de stricte obédience, dans le plus grand respect de la distinction typographique, ce qui lui vaut l'amitié et le respect de la plupart des auteurs du Mercure ou de la NRF qu'il publie généreusement<sup>31</sup>, aux côtés de Gallimard qui dans sa première période donne de très beaux volumes sur vergé, des nouveautés, alors que Crès donne de beaux textes anciens, impérissables, à une période où il n'y a guère que les Classiques Garnier pour donner les œuvres traditionnelles avec un bon appareil critique, des volumes très utiles que Bernard Grasset durant la Grande Guerre voudra aller vendre aux poilus sur le front pour les distraire entre deux canonnades, des volumes qui, pour l'heure, ne connaissent pas encore les honneurs du vergé comme les frères Garnier les proposeront avec

---

<sup>27</sup> Dans son travail sur le roman du quotidien et les lectures populaires à la Belle Époque, Paris, Le Chemin vert, 1984.

<sup>28</sup> Voir Daniel Desormeaux, *op. cit.*, pp. 88-89.

<sup>29</sup> Voir François Fertault, *Les Amoureux du livre*, Paris, A. Claudin éditeur, 1877.

<sup>30</sup> Voir Raymond Hesse, *Le Livre d'art du XIXe siècle à nos jours*, Paris, La Renaissance du livre, 1927.

<sup>31</sup> Voir la monographie de cet éditeur qui a été donnée dans la *Revue française d'histoire du livre*, n° 134, 2013.



leur série « Selecta » dans l'entre-deux-guerres seulement, à la remorque des autres éditeurs de luxe et de semi-luxe dont les années 1920 seront les années de triomphe.

C'est que des amateurs raffinés, en plus grand nombre, comme Gide et ses amis, ne sont pas tant des amateurs de raretés que de livres en très bon état riches pour l'esprit. Ce ne sont pas des collectionneurs enfiévrés mais de gros lecteurs qui ont le respect du texte et de l'objet. Ce n'est pas parce qu'ils sont aisés qu'ils sont prêts à payer inconsidérément pour un livre. Ils veulent du beau, de l'utile, à des prix accessibles, et sont sans esprit d'exclusive. Aux conservateurs de l'ancien temps, désireux de sauver la part la plus fine de la culture menacée, ont succédé de fins lettrés portés par une religion des lettres et de l'art du livre à la française ouverts aux productions les plus variées. Ceux qui sont plutôt tournés du côté du luxe sont les bibliophiles les plus purs et aussi ceux qu'Uzanne appelle les biblioscopes et dont se moquera Grasset, les m'as-tu-vu de l'imprimé, si l'on peut dire, ou pire, les spéculateurs qui jouent au livre comme à la bourse. Les bibliomanes, quant à eux, sont plutôt en quête des textes qui leur plaisent, en bon état, bien édités, sans nulle volonté de se limiter en rien. Ainsi peut-on comprendre que Gaston Gallimard ne se dise pas bibliophile alors que sa collection personnelle est l'une des plus riches qui soit. Il ira même jusqu'à acheter un exemplaire de luxe de *Du côté de chez Swann* chez Grasset. Mais parce que c'est Proust et non parce que c'est un volume rare sur beau papier. Il veut avoir auprès de lui pareillement toutes les productions, soignées, des mêmes auteurs qu'il porte dans son cœur. C'est toute cette nouvelle génération de lecteurs issus de familles enrichies depuis le XIXe siècle qui petit à petit a appris à aimer la lecture et au-delà à valoriser le livre qui, au tournant des XIXe et XXe siècles, se prend de passion pour de beaux volumes et, après la Première Guerre, se met à les collectionner en nombre. Objet chic, le livre en impose à une époque de grand snobisme.

Le semi-luxe s'étoffe alors et va du très classique au très aventureux, du texte consacré à la production d'avant-garde, à destination de tous ces nouveaux publics qui comme chez Proust veulent être dans le vent et suivre la mode<sup>32</sup>. La figure ancienne du bibliophile érudit, sage collectionneur raffiné, saisi par la fièvre du rare, laisse place au bibliomane impénitent, au bibliotoqué qui accumule ou qui amasse, Léo Larguier évoque ces mutations dans ses très belles histoires pour bibliophiles<sup>33</sup>.

A l'opposé de la nouvelle fièvre qui s'empare du livre courant se développe dans les années 1920 toute une vogue des livres de luxe et de semi-luxe pour en faire bientôt un commerce actif et prospère. « La guerre apprend à lire aux Français, explique Yvonne Périer. Cinq années se sont passées à attendre : les uns attendaient de partir, d'être relevés ou d'être tués, les autres attendaient le retour des premiers. On lisait pour tromper le temps, la *Vie parisienne*, les livres de guerre et les romans tristement gais. Ce que l'avant et l'arrière ont pu absorber de contes libertins et de descriptions de tranchées [...] dépasse l'imagination. Le jour de la paix une multitude avait pris l'habitude de lire. La demande de papier imprimé, immédiatement, dépassa l'offre. Or le nombre de faiseurs de livres n'avait pas augmenté dans la même proportion que celui des amateurs de lecture, les nouveaux noms, nés de la guerre, remplaçant tout juste les tués de la corporation<sup>34</sup>. » Le papier ordinaire, à la fin de la guerre, se

---

<sup>32</sup> Voir Olivier Bessard-Banquy, *op. cit.*, p. 165 et suivantes.

<sup>33</sup> Voir Léo Larguier, *Petites histoires pour bibliophiles*, Paris, Fournier, 1944.

<sup>34</sup> Yvonne Périer, *Conseils aux bibliophiles*, Paris, Emile Hazan, 1930, pp. 19-20.

dégrade à grands pas et les nouveaux amateurs de beaux textes se sentent mécaniquement poussés à faire l'emplette de volumes soignés, tantôt sur alfa, tantôt sur hollande ou vergé. Après la guerre, la vie reprend ses droits et nombreux sont ceux qui veulent profiter des joies de l'époque. Comme le raconte Maurice Sachs dans *Le Sabbat*, non seulement certains ont fait fortune pendant la guerre mais comme tout est à reconstruire ensuite, le pays tourne à plein régime et attire de nombreux étrangers qui viennent vivre à Paris et ailleurs. L'argent facile gagné par toutes ces personnes nouvellement aisées les transforme pour une bonne part en collectionneurs dans une ambiance de communion autour des arts<sup>35</sup>. « Il est certain que, depuis la guerre, le public s'est porté avec un extraordinaire enthousiasme vers les ouvrages à tirage limité, lit-on dans *L'Intermédiaire des éditeurs...* ; enrichis sans doute par les affaires, et soucieux de paraître intellectuellement à la hauteur de leur fortune, un grand nombre de gens qui, peu d'années plus tôt, ne goûtaient pour toute littérature que les romans feuilletons des quotidiens ont souhaité posséder une bibliothèque. Comme ils avaient de l'argent, ils voulurent de beaux livres ; et peu à peu, la mode s'emparant de cette manie, tout le public qui lit ne voulut plus acheter d'ouvrages qui ne fussent imprimés sur japon et ornés de bois ou de planches en couleurs<sup>36</sup>. » Un des grands spécialistes du luxe, Raymond Hesse, ne dit pas autre chose : « De nouveaux riches veulent meubler leurs bibliothèques et décorer leurs appartements. Il est de bon ton d'avoir une bibliothèque [...]. Ils [sont] la clientèle désignée des nouveaux éditeurs. C'est à leurs dépens que ceux-ci [font] leur éducation artistique. [...] Le nombre de lecteurs a augmenté. Le désir d'avoir des papiers de choix, de belles impressions a augmenté également. Le luxe du livre n'est qu'un élément de ce désir effréné de luxe qui saisit la société et qui se manifeste dans le moindre bibelot, dans le linge, dans le vêtement, dans le mobilier. L'Europe, après avoir été agonisante, reprend goût à la vie. On veut prendre le plaisir sous toutes ses formes. Un beau livre est une forme de plaisir. Le luxe est contagieux. Chacun veut imiter son voisin. Le nombre de bibliophiles s'accroît de jour en jour<sup>37</sup>. » Pas moins de 8 500 volumes sont répertoriés dans la *Bibliographie des livres de luxe de 1900 à 1928* de Raymond Mahé, à des prix allant de 10 à 10 000 francs ; pour l'essentiel, des livres publiés après-guerre, au cœur des années 1920.

Le livre de luxe existe depuis longtemps déjà et Poulet-Malassis, Calmann-Lévy, Alphonse Lemerre, parmi d'autres, ont pris l'habitude de donner de beaux volumes sur des papiers de qualité supérieure ; cependant, jusqu'ici, la production a été sage et conventionnelle, limitée, composée des plus belles œuvres consacrées, issues des temps passés. Désormais, non seulement la gamme des papiers s'ouvre et se diversifie, mais les écrits publiés sont contemporains, parfois dans le ton de l'époque, parfois plus téméraires comme ceux qui retiennent l'attention de Daniel-Henry Kahnweiler. Tout a changé. Jusque la guerre, les réalisations ont globalement été pensées pour les amateurs raffinés dont Gide et ses amis et tous ceux qui se piquent de vouloir le meilleur sous la forme la plus aboutie. La maison Quantin, quelques années durant, aux côtés de Pelletan et quelques autres, a produit les livres les plus beaux. La production générale a mécaniquement perdu en qualité en augmentant son débit et la masse de nouveaux lecteurs exigeants a crû, de sorte qu'il a bien

---

<sup>35</sup> Voir Maurice Sachs, *Le Sabbat, Souvenirs d'une jeunesse orageuse*, Paris, Corrêa, 1946, p. 99 et suivantes.

<sup>36</sup> *L'Intermédiaire des éditeurs, libraires, papetiers et intéressés de la presse et du livre*, n° 56, avril 1928.

<sup>37</sup> Raymond Hesse, *Le Livre d'après-guerre et les sociétés de bibliophiles 1918-1928*, Paris, Grasset, 1929, pp. 29-30.

fallu produire une nouvelle série de livres de petit luxe ou de semi-luxe pour complaire à ces nouveaux lecteurs qui, sans se ruiner, veulent pouvoir conserver des œuvres de qualité joliment éditées. Ainsi sont nés les « Maîtres du livre » de Georges Crès, la première de ces séries, si abondamment imitée dans les Années folles.

André Dinar, autrement dit André Delpuech, s'en explique dans une petite étude des années 1930. Cet ancien de la maison Ollendorff, ce grand connaisseur de l'écrit et de ses arcanes, rappelle qu'à la fin du siècle le livre à 3,50 francs s'est trop souvent montré au public sous la forme la plus misérable, justifiant les vociférations d'un Gide ou d'un Claudel contre les horreurs de l'imprimerie moderne. « Toute la production de cette époque favorisée s'avère d'une présentation assez pitoyable. Les volumes [d'alors] n'offraient aucune grâce : impression grise ou crasseuse, papier qui furent miteux en leur jeunesse et qui, avec le temps, devenaient jaunes, piqués, friables. » Heureusement, vers 1910, assure Dinar, « l'apparition des papiers d'alfa [a apporté] une amélioration que l'on apprécie ». Mélangé à d'autres pâtes — car rares sont ceux qui ont produit de purs papiers à partir de cette seule fibre originaire d'Algérie —, l'alfa a donné des choses intéressantes<sup>38</sup>. « De là l'origine du papier bouffant qui a remplacé très heureusement les lamentables papiers qu'on employait avant cette petite rénovation dans la technique du livre. » Faut-il croire que les éditeurs aient eu quelque scrupule de publier si mal des textes qui méritaient mieux ? « La réussite des éditions illustrées à 0,95 franc [a] déclenché contre le 3,50 francs [*sic*] une offensive menaçante. » De là, selon l'auteur, le soin qu'ont dû prendre les producteurs de publications courantes pour en maintenir la vente et leur redonner du lustre face au petit livre pas cher. Dès le début du siècle, le livre ne peut s'en sortir que par la qualité, surtout face aux hebdomadaires qui fleurissent en ces belles années. « Si un volume se présente mal, pourquoi veut-on que les gens qui veulent lire déboursent douze ou quinze francs alors que, pour une dépense moins importante, ils trouveront un aliment plus abondant et d'égale qualité ? » « Le talent abonde et les éditeurs ont montré assez de perspicacité pour le découvrir. Mais l'ont-ils servi avec tous les moyens désirables ? Ont-ils toujours mis la fabrication à la disposition du talent ? » Et l'ancien éditeur d'évoquer la publicité qui proclame partout le talent : « Mais a-t-on prévu la réaction de l'honnête homme, peut-être ébranlé, devant ce soi-disant chef-d'œuvre qui, en fait, s'offre en robe aussi piètre ? » L'analyste rappelle qu'un beau livre bien imprimé pousse à l'achat impulsif. « On a montré trop tendance à ne considérer la bibliophilie que comme un régal de mandarin. Il y a aussi des bibliophiles qui ne sont pas attirés par les éditions somptueusement établies, mais qui au lieu d'acheter de temps à autre un livre très cher préféreraient accroître plus fréquemment leur bibliothèque d'unités peu coûteuses et cependant d'une présentation honorable. » Cette clientèle a été rebutée par une production trop relâchée. « Le malaise de la librairie provient en grande partie de cette erreur fondamentale. On a cru qu'avec le tam-tam de la publicité on arriverait à vendre des livres fabriqués à la diable. On a économisé sur le budget de la fabrication et on n'a pas lésiné sur le budget de la réclame. » Il faut évidemment faire l'inverse et cesser de sacrifier la fabrication.

---

<sup>38</sup> En fait, les papiers réalisés à partir de pâte d'alfa existent depuis le cœur du XIXe siècle (voir Louis André, *Machines à papier, Innovations et transformations de l'industrie papetière en France 1798-1860*, Paris, Editions de l'EHESS, 1996, pp. 431-432), c'est leur utilisation qui gagne en importance au début du XXe siècle.

« Pour que le public revienne au livre, il faut qu'on lui propose quelque chose qui soit vraiment un livre, et non un méchant bouquin mal imprimé sur un papier de camelote<sup>39</sup>. »

Pour que chacun puisse y trouver son compte, la gamme des papiers utilisés à tous les prix a dû être étendue ; aux côtés des volumes les plus nobles, toute une série de papiers intermédiaires a dû apparaître, papiers de lin, papiers de chanvre ou papiers dits de Madagascar, tous les éditeurs sont prêts à tout tenter dans cette période d'euphorie, chacun tâtonne dans son coin pour essayer de respecter la très rigoureuse échelle des valeurs entre ces différents papiers que les bibliophiles les plus sévères expertisent à la loupe. Lemerre, éditeur soigneux, est l'un des premiers à donner tout un ensemble de tirages de luxe de ses volumes et à étager la hiérarchie des papiers, « du vélin au chine par le hollande et le whatman, avant que, vers 1875, le japon ne prenne au sommet de la pyramide la place d'honneur<sup>40</sup> ». Certains livres de semi-luxe comme ceux de la maison Grasset et ses « Cahiers verts » compteront plusieurs milliers de volumes sur des papiers très différents et vendus à des prix étagés de sorte qu'il y en ait un pour chaque lecteur, quelles que soient sa bourse et sa culture du livre, sans compter l'édition courante, désormais sacrifiée, édition par défaut, si l'on peut dire, de la dernière des qualités. De sorte qu'il faut savoir gré aux bibliophiles de ce souci des belles choses. « C'est grâce à eux que la conservation de toute la production intellectuelle contemporaine sera assurée dans les générations à venir. Les autres volumes imprimés sur papier de bois tomberont rapidement en poussière, prophétise Raymond Hesse dès les années 1920. Sans doute la perte de beaucoup d'œuvres dans le flot d'imprimés qui submerge le marché ne [sera] pas en soi tellement regrettable, mais il suffit de quelques grands noms pour rendre grâce une fois de plus à la prévoyance et à la philanthropie inconsciente des collectionneurs<sup>41</sup>. »

Ce qui est nouveau, c'est que le livre est devenu un objet tout à fait usuel que les amateurs sont encouragés à collectionner ; ce n'est que le moins riche ou le plus négligent des lecteurs qui se contente de l'édition courante dont les bibliophiles ne cessent plus de dire le plus grand mal. Les fous des livres, dès lors que la fréquentation des textes leur semble d'importance, entrent dans une logique d'expertise des volumes et de soin accordé aux papiers qui les conduit à fréquenter les librairies qui ouvrent par dizaines, notamment celle de Denoël dans le VII<sup>e</sup> arrondissement, qui vendent de belles éditions raffinées qui vieilliront comme le bon vin. *L'Ami du lettré*, publication de la maison Crès puis de la maison Grasset, qui chaque année donne un almanach des événements importants de la vie littéraire, répertorie toutes les belles librairies où trouver les plus beaux ou les meilleurs livres, à la NRF, boulevard Raspail, chez Crès, boulevard Saint-Germain, chez Adrienne Monnier, rue de l'Odéon, chez Hilsum et son Sans Pareil, chez Delamain, face au Palais-Royal : « chaque quartier se voit doter de nouvelles boutiques aux rayons garnis de livres multicolores. D'aucuns s'établissent libraires par amour du livre, d'autres plus prosaïquement par l'attrait qu'offre à leurs yeux un bénéfice assuré par une remise, [...] sans risque puisque garanti par cette merveilleuse combinaison du retour des invendus qui n'existe guère que dans ce métier. Et c'est ainsi qu'on voit devenir libraires des marchands de tabac, des musiciens, des

---

<sup>39</sup> André Dinar, « Comment se fait un livre : ce qu'est la fabrication », *Toute l'édition*, n° 377, juin 1937.

<sup>40</sup> Antoine Coron, « Livres de luxe » in *Histoire de l'édition française, Le Livre concurrencé 1900-1950* (sous la direction de Roger Chartier et Henri-Jean Martin), Paris, Fayard-Cercle de la librairie, 1991, p. 427.

<sup>41</sup> Raymond Hesse, *Le Livre d'après-guerre et les sociétés de bibliophiles 1918-1928*, op. cit., p. 11.

cuisiniers, des acteurs, des professeurs, des avocats, des médecins, commerçants changeant simplement de profession, ou lettrés prêts à se dévouer à la cause d'une chapelle ou d'une école<sup>42</sup>. »

Hélas, la crise des années 1930 vient frapper durement ce bel artisanat, les collectionneurs sont touchés par les difficultés de l'époque et beaucoup n'ont plus les moyens d'engloutir de belles fortunes dans leurs passions bibliomaniaques. La montée des périls qui les plonge dans des lectures davantage en prise sur l'époque les éloigne aussi de la quête du raffiné et de l'amour des beaux objets à tirage limité. Bien qu'issu des mondes du luxe, Malraux, et avec lui Saint-Exupéry et bientôt Sartre ou Camus, n'ont rien d'auteurs confidentiels pour *happy few* ; ce sont des penseurs, des intellectuels qui écrivent des textes engagés ou des proses qui font réfléchir à des positions morales qui n'ont pas vocation à être donnés sur hollande ou vergé. La guerre, toutefois, contre toute attente, jette le pays dans le commerce du rare voire de l'introuvable : tout est bon à vendre en cette période de disette et ceux qui s'enrichissent par le marché noir sont trop heureux de pouvoir masquer en furie bibliophile ce qui n'est que du recel d'argent sale. Force est d'admettre aussi que le manque de distraction, la volonté de fuir la propagande de la presse collaborationniste, les malheurs du temps auront conduit les Français à trouver refuge dans les livres et certains auront découvert là une vraie passion durable sur laquelle s'appuieront tous les professionnels du livre qui se lanceront ou relanceront à la Libération<sup>43</sup>.

A partir de 1945, le livre entre pour de bon dans la logique de masse qui déconcerte un peu plus les collectionneurs. Une fois la relance assurée, les éditeurs produisent à tour de bras et misent sur de jeunes auteurs au goût du jour comme l'inattendue Françoise Sagan, bientôt à la une des gazettes avec ses bolides cabossés. Le cap des 15 000 puis bientôt des 20 000 titres est franchi, déversant un déluge de nouveautés sur les tables des libraires, assommant le public. On imagine sans peine ce qu'eût pu écrire un Octave Uzanne revenu des enfers pour découvrir en librairie les nouveaux livres de poche des années 1950 avec leur papier marron avant d'avoir été blanc, leur colle imparfaite, leurs couvertures criardes ; les collectionneurs de l'après-guerre, c'est peu de le dire, ne sont guère enthousiastes face à l'évolution de la production. Ils absorbent encore quelques tirages de tête des auteurs du moment, y compris des maisons Flammarion ou Albin Michel qui ne doutent de rien, mais leur désaffection insensible impose bientôt aux éditeurs d'en rabattre — qui pour croire aux chances de culbute à la revente de Minou Drouet sur hollande ou vergé ? Au-delà des années 1960, il ne reste plus guère que Gallimard, Minuit et quelques autres belles marques du Paris des lettres pour donner encore des éditions originales sur beau papier de leurs nouveautés, et encore, non pour tous leurs textes, mais seulement pour les auteurs chéris des collectionneurs, aujourd'hui Modiano, Le Clézio et quelques autres, à peine, Echenoz chez Minuit, les autres doivent se contenter de volumes courants, y compris Sollers qui n'a jamais eu grande place dans le cœur des bibliophiles<sup>44</sup>. Aujourd'hui, selon les libraires d'ancien, c'est Houellebecq qui est le dernier auteur très recherché, mais il n'y a pour ainsi dire aucun tirage de tête de ses livres

---

<sup>42</sup> *L'Ami du lettré 1926*, Paris, Grasset, 1926, pp. 400-401.

<sup>43</sup> Sur tous ces points, voir le volume déjà évoqué *La Fabrique du livre*, *op. cit.*

<sup>44</sup> Les quelques tirages de tête de l'auteur au Seuil ou chez Gallimard valent à peu de choses près sur Abebooks dix fois moins que les mêmes éditions originales de Houellebecq et des plus recherchés des auteurs contemporains.

sinon pour *La Possibilité d'une île* chez Fayard et *La Carte et le Territoire* puis *Soumission* chez Flammarion — et d'ailleurs est-ce vraiment par passion ou plutôt par pur opportunisme spéculatif que ses volumes les plus rares sont demandés ? Des exemplaires de tête de *La Possibilité* sont ainsi proposés à 6 000 euros (relié) et 5 000 euros (broché) sur Abebooks en l'automne 2016, ces prix sont-ils appelés à grimper ?

Dans tous les cas, les collectionneurs ont appris à s'affranchir de la production de leur époque pour redevenir des amateurs de vieilleries au bon goût, des collectionneurs de toutes sortes de raretés non périssables, à la différence de 99 % des productions de l'édition parisienne. Le libraire et bibliophile Nicolas Malais l'assure<sup>45</sup>, il reste d'ardents amoureux du livre prêts à investir dans de beaux objets, des passionnés, des fervents, prêts à tout, comme dans la légende ancienne ourdie par Edmond Texier, reprise par Albert Cim : « De tous les êtres créés par Dieu, le bibliophile est, sans contredit, le plus égoïste et le plus féroce. La passion de l'or n'est rien comparée à celle du livre. Le public ne comprendra jamais toutes les passions malsaines qui agitent l'âme d'un amateur de bouquins à la vue d'un exemplaire unique ou même noté comme rare sur les catalogues. Pour arriver à la possession de cet exemplaire, il n'est pas de lâcheté qu'il ne fit, et il en est quelques-uns qui iraient volontiers jusqu'au crime<sup>46</sup>. » Chacun, lisant ces lignes, ne peut que penser au premier des textes de Flaubert, *Bibliomanie*, ayant précisément pour sujet cet amour immodéré des volumes poussant au pire. Si tout cela a semblé relever de la farce ou du mythe, il n'y a pas si longtemps, hélas, cette mauvaise histoire est devenue réalité avec l'assassinat de Sarkis Boghossian, tué chez lui, rue de Rennes, pour quelques livres rares<sup>47</sup>. Amis bibliophiles, soyez donc plus que jamais sur vos gardes.

---

<sup>45</sup> Lors d'une intervention à Paris à l'occasion d'un colloque sur la bibliophilie à la Bibliothèque nationale de France en octobre 2016.

<sup>46</sup> Citée notamment en ouverture d'*Amateurs et voleurs de livres*, *op. cit.*

<sup>47</sup> Voir l'article que lui a consacré Daniel Garcia dans *Livres Hebdo* en date du 22 mars 2013, <http://www.livreshebdo.fr/article/sarkis-boghossian-tue-pour-des-livres-rares>.